

## CHAPITRE XI.

*De l'esprit de conversation.*

**E**N orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue les bras croisés sur la poitrine pour se donner un témoignage d'amitié ; mais dans l'occident on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'ame s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer

que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que des Français émigrés vouloient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique ; mais de temps en temps ils quittoient toutes leurs occupations pour aller, disoient-ils, *causer à la ville* ; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, étoit à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement comme ailleurs un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connoissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt ; c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester

son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Rien n'est plus étranger à ce talent que le caractère et le genre d'esprit des Allemands; ils veulent un résultat sérieux en tout. Bacon a dit que *la conversation n'étoit pas un chemin qui conduisoit à la maison, mais un sentier où l'on se promenoit au hasard avec plaisir*. Les Allemands donnent à chaque chose le temps nécessaire, mais le nécessaire en fait de conversation c'est l'amusement; si l'on dépasse cette mesure l'on tombe dans la discussion, dans l'entretien sérieux, qui est plutôt une occupation utile qu'un art agréable. Il faut l'avouer aussi, le goût et l'enivrement de l'esprit de société rendent singulièrement incapable d'application et d'étude, et les qualités des Allemands tiennent peut-être sous quelques rapports à l'absence même de cet esprit.

Les anciennes formules de politesse, qui sont encore en vigueur dans presque toute l'Allemagne, s'opposent à l'aisance et à la fa-

miliarité de la conversation ; le titre le plus mince et pourtant le plus long à prononcer y est donné et répété vingt fois dans le même repas ; il faut offrir de tous les mets, de tous les vins avec un soin, avec une insistance qui fatigue mortellement les étrangers. Il y a de la bonhomie au fond de tous ces usages ; mais ils ne subsisteroient pas un instant dans un pays où l'on pourroit hasarder la plaisanterie sans offenser la susceptibilité : et comment néanmoins peut-il y avoir de la grace et du charme en société, si l'on n'y permet pas cette douce moquerie qui délasse l'esprit et donne à la bienveillance elle-même une façon piquante de s'exprimer ?

Le cours des idées depuis un siècle a été tout-à-fait dirigé par la conversation. On pensoit pour parler, on parloit pour être applaudi, et tout ce qui ne pouvoit pas se dire sembloit être de trop dans l'ame. C'est une disposition très agréable que le désir de plaire ; mais elle diffère pourtant beaucoup du besoin d'être aimé : le désir de plaire rend dépendant de l'opinion, le besoin d'être aimé en affranchit : on pourroit désirer de plaire à ceux même à qui l'on feroit beaucoup de mal, et c'est précisément ce qu'on appelle de la coquetterie ; cette coquetterie n'appar-

\*  
tient pas exclusivement aux femmes, il y en a dans toutes les manières qui servent à témoigner plus d'affection qu'on n'en éprouve réellement. La loyauté des Allemands ne leur permet rien de semblable ; ils prennent la grace au pied de la lettre, ils considèrent le charme de l'expression comme un engagement pour la conduite, et de là vient leur susceptibilité ; car ils n'entendent pas un mot sans en tirer une conséquence, et ne conçoivent pas qu'on puisse traiter la parole en art libéral, qui n'a ni but ni résultat que le plaisir qu'on y trouve. L'esprit de conversation a quelquefois l'inconvénient d'altérer la sincérité du caractère ; ce n'est pas une tromperie combinée, mais improvisée, si l'on peut s'exprimer ainsi. Les Français ont mis dans ce genre une gaieté qui les rend aimables, mais il n'en est pas moins certain que ce qu'il y a de plus sacré dans ce monde a été ébranlé par la grace, du moins par celle qui n'attache de l'importance à rien et tourne tout en ridicule.

Les bons mots des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre : de tout temps ils ont montré leur brillante valeur et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante :

de tout temps ils ont eu besoin les uns des autres, comme d'auditeurs alternatifs qui s'encourageoient mutuellement : de tout temps ils ont excellé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut taire, quand un grand intérêt l'emporte sur leur vivacité naturelle : de tout temps ils ont eu le talent de vivre vite, d'abrèger les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour : de tout temps, enfin, ils ont su ne prendre du sentiment et de la pensée que ce qu'il en faut pour animer l'entretien sans lasser le frivole intérêt qu'on a d'ordinaire les uns pour les autres.

Les Français parlent toujours légèrement de leurs malheurs, dans la crainte d'ennuyer leurs amis ; ils devinent la fatigue qu'ils pourroient causer, par celle dont ils seroient susceptibles ; ils se hâtent de montrer élégamment de l'insouciance pour leur propre sort, afin d'en avoir l'honneur au lieu d'en recevoir l'exemple. Le désir de paroître aimable conseille de prendre une expression de gaieté, quelle que soit la disposition intérieure de l'ame ; la physionomie influe par degrés sur ce qu'on éprouve, et ce qu'on fait pour plaire aux autres é moussé bientôt en soi-même ce qu'on ressent.

“ Une femme d'esprit a dit que Paris étoit  
“ le lieu du monde où l'on pouvoit le mieux se  
“ passer de bonheur :” (1) c'est sous ce rap-  
port qu'il convient si bien à la pauvre espèce  
humaine ; mais rien ne sauroit faire qu'une  
ville d'Allemagne devînt Paris, ni que les  
Allemands pussent, sans se gâter entière-  
ment, recevoir comme nous le bienfait de la  
distraction. À force de s'échapper à eux-  
mêmes ils finiroient par ne plus se retrouver.

Le talent et l'habitude de la société ser-  
vent beaucoup à faire connoître les hommes :  
pour réussir en parlant, il faut observer avec  
perspicacité l'impression qu'on produit à  
chaque instant sur eux, celle qu'ils veulent  
nous cacher, celle qu'ils cherchent à nous ex-  
agérer, la satisfaction contenue des uns, le  
sourire forcé des autres ; on voit passer sur  
le front de ceux qui nous écoutent des blâmes  
à demi formés qu'on peut éviter en se hâtant  
de les dissiper avant que l'amour-propre y  
soit engagé. L'on y voit naître aussi l'ap-  
probation qu'il faut fortifier sans cependant  
exiger d'elle plus qu'elle ne veut donner. Il

(1) Supprimé par la Censure sous prétexte qu'il y avoit  
tant de bonheur à Paris maintenant qu'on n'avoit pas besoin  
de s'en passer.

n'est point d'arène où la vanité se montre sous des formes plus variées que dans la conversation.

J'ai connu un homme que les louanges agitoient au point que, quand on lui en donnoit, il exagéroit ce qu'il venoit de dire et s'efforçoit tellement d'ajouter à son succès, qu'il finissoit toujours par le perdre. Je n'osois pas l'applaudir, de peur de le porter à l'affectation et qu'il ne se rendît ridicule par le bon cœur de son amour-propre. Un autre craignoit tellement d'avoir l'air de désirer de faire effet qu'il laissoit tomber ses paroles négligemment et dédaigneusement. Sa feinte indolence trahissoit seulement une prétention de plus, celle de n'en point avoir. Quand la vanité se montre, elle est bienveillante ; quand elle se cache, la crainte d'être découverte la rend amère, et elle affecte l'indifférence, la satiété, enfin tout ce qui peut persuader aux autres qu'elle n'a pas besoin d'eux. Ces différentes combinaisons sont amusantes pour l'observateur, et l'on s'étonne toujours que l'amour-propre ne prenne pas la route si simple d'avouer naturellement le désir de plaire, et d'employer autant qu'il est possible la grace et la vérité pour y parvenir.

Le tact qu'exige la société, le besoin qu'elle

donne de se mettre à la portée des différents esprits, tout ce travail de la pensée dans ses rapports avec les hommes seroit certainement utile, à beaucoup d'égards, aux Allemands, en leur donnant plus de mesure, de finesse et d'habileté; mais dans ce talent de causer il y a une sorte d'adresse qui fait perdre toujours quelque chose à l'inflexibilité de la morale: si l'on pouvoit se passer de tout ce qui tient à l'art de ménager les hommes, le caractère en auroit sûrement plus de grandeur et d'énergie.

Les Français sont les plus habiles diplomates de l'Europe, et ces hommes qu'on accuse d'indiscrétion et d'impertinence savent mieux que personne cacher un secret et captiver ceux dont ils ont besoin. Ils ne déplaisent jamais que quand ils le veulent, c'est-à-dire quand leur vanité croit trouver mieux son compte dans le dédain que dans l'obligeance. L'esprit de conversation a singulièrement développé dans les Français l'esprit plus sérieux des négociations politiques. Il n'est point d'ambassadeur étranger qui pût lutter contre eux en ce genre, à moins que, mettant absolument de côté toute prétention à la finesse, il n'allât droit en affaires

comme celui qui se battoit sans savoir l'es-  
crime.

Les rapports des différentes classes entre elles étoient aussi très-propres à développer en France la sagacité, la mesure et la convenance de l'esprit de société. Les rangs n'y étoient point marqués d'une manière positive, et les prétentions s'agitoient sans cesse dans l'espace incertain que chacun pouvoit tour à tour ou conquérir ou perdre. Les droits du tiers-état, des parlements, de la noblesse, la puissance même du roi, rien n'étoit déterminé d'une façon invariable; tout se passoit, pour ainsi dire, en adresse de conversation: on esquivait les difficultés les plus graves par les nuances délicates des paroles et des manières, et l'on arrivoit rarement à se heurter ou à se céder, tant on évitoit avec soin l'un et l'autre! Les grandes familles avoient aussi entre elles des prétentions jamais déclarées et toujours sous-entendues, et ce vague excitoit beaucoup plus la vanité que des rangs marqués n'auroient pu le faire. Il falloit étudier tout ce dont se composoit l'existence d'un homme ou d'une femme, pour savoir le genre d'égards qu'on leur devoit; l'arbitraire sous toutes

les formes a toujours été dans les habitudes, les mœurs et les lois de la France; de là vient que les Français ont eu, si l'on peut s'exprimer ainsi, une si grande pédanterie de frivolité: les bases principales n'étant point affermies, on vouloit donner de la consistance aux moindres détails. En Angleterre on permet l'originalité aux individus, tant la masse est bien réglée! En France il semble que l'esprit d'imitation est comme un lien social, et que tout seroit en désordre si ce lien ne suppléoit pas à l'instabilité des institutions.

En Allemagne chacun est à son rang, à sa place, comme à son poste, et l'on n'a pas besoin de tournures habiles, de parenthèses, de demi-mots, pour exprimer les avantages de naissance ou de titre que l'on se croit sur son voisin. La bonne compagnie, en Allemagne, c'est la cour; en France c'étoient tous ceux qui pouvoient se mettre sur un pied d'égalité avec elle, et tous pouvoient l'espérer, et tous aussi pouvoient craindre de n'y jamais parvenir. Il en résulloit que chacun vouloit avoir les manières de cette société-là. En Allemagne un diplôme vous y faisoit entrer; en France, une faute de

goût vous en faisoit sortir; et l'on étoit encore plus empressé de ressembler aux gens du monde que de se distinguer dans ce monde même par sa valeur personnelle.

Une puissance aristocratique, le bon ton et l'élégance, l'emportoient sur l'énergie, la profondeur, la sensibilité, l'esprit même. Elle disoit à l'énergie:—Vous mettez trop d'intérêt aux personnes et aux choses:—à la profondeur:—Vous me prenez trop de temps:—à la sensibilité:—Vous êtes trop exclusive:—à l'esprit enfin:—Vous êtes une distinction trop individuelle.—Il falloit des avantages qui tinsent plus aux manières qu'aux idées, et il importoit de reconnoître dans un homme, plutôt la classe dont il étoit, que le mérite qu'il possédoit. Cette espèce d'égalité dans l'inégalité est très favorable aux gens médiocres, car elle doit nécessairement détruire toute originalité dans la façon de voir et de s'exprimer. Le modèle choisi est noble, agréable et de bon goût, mais il est le même pour tous. C'est un point de réunion que ce modèle; chacun en s'y conformant se croit plus en société avec ses semblables. Un Français s'en-

nuieroit d'être seul de son avis comme d'être seul dans sa chambre.

On auroit tort d'accuser les Français de flatter la puissance par les calculs ordinaires qui inspirent cette flatterie; ils vont où tout le monde va, disgrâce ou crédit, n'importe: si quelques uns se font passer pour la foule, ils sont bien sûrs qu'elle y viendra réellement. On a fait la révolution de France en 1789 en envoyant un courrier qui, d'un village à l'autre, crioit: *armez-vous, car le village voisin s'est armé*, et tout le monde se trouva levé contre tout le monde, ou plutôt contre personne. Si l'on répandoit le bruit que telle manière de voir est universellement reçue, l'on obtiendrait l'unanimité, malgré le sentiment intime de chacun; l'on se garderoit alors, pour ainsi dire, le secret de la comédie, car chacun avoueroit séparément que tous ont tort. Dans les scrutins secrets on a vu des députés donner leur boule blanche ou noire contre leur opinion, seulement parce qu'ils croyoient la majorité dans un sens différent du leur, et qu'*ils ne vouloient pas*, disoient-ils, *perdre leur voix*.

C'est par ce besoin social de penser comme tout le monde qu'on a pu s'expliquer

pendant la révolution le contraste du courage à la guerre et de la pusillanimité dans la carrière civile. Il n'y a qu'une manière de voir sur le courage militaire; mais l'opinion publique peut être égarée relativement à la conduite qu'on doit suivre dans les affaires politiques. Le blâme de ceux qui vous entourent, la solitude, l'abandon vous menacent si vous ne suivez pas le parti dominant; tandis qu'il n'y a dans les armées que l'alternative de la mort et du succès, situation charmante pour des Français qui ne craignent point l'une et aiment passionnément l'autre. Mettez la mode, c'est-à-dire les applaudissements, du côté du danger, et vous verrez les Français le braver sous toutes ses formes; l'esprit de sociabilité existe en France depuis le premier rang jusqu'au dernier: il faut s'entendre approuver par ce qui nous environne; on ne veut s'exposer, à aucun prix, au blâme ou au ridicule, car dans un pays où causer a tant d'influence, le bruit des paroles couvre souvent la voix de la conscience.

On connoît l'histoire de cet homme qui commença par louer avec transport une actrice qu'il venoit d'entendre; il aperçut

un sourire sur les lèvres des assistants, il modifia son éloge; l'opiniâtre sourire ne cessa point, et la crainte de la moquerie finit par lui faire dire: *ma foi! la pauvre diablesse a fait ce qu'elle a pu.* Les triomphes de la plaisanterie se renouvellent sans cesse en France; dans un temps il convient d'être religieux, dans un autre de ne l'être pas; dans un temps d'aimer sa femme, dans l'autre de ne pas paroître avec elle. Il a existé même des moments où l'on eût craint de passer pour niais si l'on avoit montré de l'humanité, et cette terreur du ridicule, qui, dans les premières classes, ne se manifeste d'ordinaire que par la vanité, s'est traduite en férocité dans les dernières.

Quel mal cet esprit d'imitation ne feroit-il pas parmi les Allemands! Leur supériorité consiste dans l'indépendance de l'esprit, dans l'amour de la retraite, dans l'originalité individuelle. Les Français ne sont tout-puissans qu'en masse, et leurs hommes de génie eux-mêmes prennent toujours leur point d'appui dans les opinions reçues quand ils veulent s'élancer au-delà. Enfin l'impatience du caractère français, si piquante en conversation, ôteroit aux Allemands le

charme principal de leur imagination naturelle, cette rêverie calme, cette vue profonde qui s'aide du temps et de la persévérance pour tout découvrir.

Ces qualités sont presque incompatibles avec la vivacité d'esprit; et cette vivacité est cependant, sur-tout, ce qui rend aimable en conversation. Lorsqu'une discussion s'appesantit, lorsqu'un conte s'allonge, il vous prend je ne sais quelle impatience semblable à celle qu'on éprouve quand un musicien ralentit trop la mesure d'un air. On peut être fatigant, néanmoins, à force de vivacité, comme on l'est par trop de lenteur. J'ai connu un homme de beaucoup d'esprit, mais tellement impatient, qu'il donnoit à tous ceux qui causoient avec lui l'inquiétude que doivent éprouver les gens prolixes quand ils s'aperçoivent qu'ils fatiguent. Cet homme sautoit sur sa chaise pendant qu'on lui parloit, achevoit les phrases des autres dans la crainte qu'elles ne se prolongeassent; il inquiétoit d'abord et finissoit par lasser en étourdissant: car, quelque vite qu'on aille en fait de conversation, quand il n'y a plus moyen de retrancher que sur le nécessaire,

les pensées et les sentiments oppressent faute d'espace pour les exprimer.

Toutes les manières d'abrégéer le temps ne l'épargnent pas, et l'on peut mettre des longueurs dans une seule phrase si l'on y laisse du vide; le talent de rédiger sa pensée brillamment et rapidement est ce qui réussit le plus en société, on n'a pas le temps d'y rien attendre. Nulle réflexion, nulle complaisance ne peut faire qu'on s'y amuse de ce qui n'amuse pas. Il faut exercer là l'esprit de conquête et le despotisme du succès; car le fond et le but étant peu de chose, on ne peut pas se consoler du revers par la pureté des motifs, et la bonne intention n'est de rien en fait d'esprit.

Le talent de conter, l'un des grands charmes de la conversation, est très rare en Allemagne; les auditeurs y sont trop complaisants, ils ne s'ennuient pas assez vite, et les conteurs, se fiant à la patience des auditeurs, s'établissent trop à leur aise dans les récits. En France, celui qui parle est un usurpateur qui se sent entouré de rivaux jaloux et veut se maintenir à force de succès; en Allemagne, c'est un possesseur légitime

qui peut user paisiblement de ses droits reconnus.

Les Allemands réussissent mieux dans les contes poétiques que dans les contes épigrammatiques : quand il faut parler à l'imagination, les détails peuvent plaire, ils rendent le tableau plus vrai ; mais quand il s'agit de rapporter un bon mot, on ne sauroit trop abrégé les préambules. La plaisanterie allège pour un moment le poids de la vie : vous aimez à voir un homme, votre semblable, se jouer ainsi du fardeau qui vous accable, et bientôt, animé par lui, vous le soulevez à votre tour ; mais quand vous sentez de l'effort ou de la langueur dans ce qui devrait être un amusement, vous en êtes plus fatigué que du sérieux même, dont les résultats, au moins, vous intéressent.

La bonne foi du caractère allemand est aussi peut-être un obstacle à l'art de conter ; les Allemands ont plutôt la gaieté du caractère que celle de l'esprit ; ils sont gais comme ils sont honnêtes pour la satisfaction de leur propre conscience, et rien de ce qu'ils disent long-temps avant même d'avoir songé à en faire rire les autres.

Rien ne sauroit égaler au contraire le

charme d'un récit fait par un Français spirituel et de bon goût. Il prévoit tout, il ménage tout, et cependant il ne sacrifie point ce qui pourroit exciter l'intérêt. Sa physionomie, moins prononcée que celle des Italiens, indique la gaieté sans rien faire perdre à la dignité du maintien et des manières; il s'arrête quand il le faut, et jamais il n'épuise même l'amusement; il s'anime, et néanmoins il tient toujours en main les rênes de son esprit pour le conduire sûrement et rapidement: bientôt aussi les auditeurs se mêlent de l'entretien, il fait valoir alors à son tour ceux qui viennent de l'applaudir; il ne laisse point passer une expression heureuse sans la relever, une plaisanterie piquante sans la sentir, et pour un moment du moins l'on se plaît et l'on jouit les uns des autres comme si tout étoit concorde, union et sympathie dans le monde.

Les Allemands feroient bien de profiter, sous des rapports essentiels, de quelques uns des avantages de l'esprit social en France: ils devroient apprendre des Français à se montrer moins irritables dans les petites circonstances, afin de réserver toute leur force pour les grandes; ils devroient apprendre

des Français à ne pas confondre l'opiniâtreté avec l'énergie, la rudesse avec la fermeté; ils devroient aussi, lorsqu'ils sont capables du dévouement entier de leur vie, ne pas la rattraper en détail par une sorte de personnalité minutieuse que ne se permettroit pas le véritable égoïsme; enfin, ils devroient puiser dans l'art même de la conversation l'habitude de répandre dans leurs livres cette clarté qui les mettroit à la portée du plus grand nombre, ce talent d'abrégé, inventé par les peuples qui s'amuse, bien plutôt que par ceux qui s'occupent, et ce respect pour de certaines convenances qui ne porte pas à sacrifier la nature, mais à ménager l'imagination. Ils perfectionneroient leur manière d'écrire par quelques unes des observations que le talent de parler fait naître : mais ils auroient tort de prétendre à ce talent tel que les Français le possèdent.

Une grande ville qui serviroit de point de ralliement seroit utile à l'Allemagne pour rassembler les moyens d'étude, augmenter les ressources des arts, exciter l'émulation; mais si cette capitale développoit chez les Allemands le goût des plaisirs de la société dans toute leur élégance, ils y perdroient la bonne

foi scrupuleuse, le travail solitaire, l'indépendance audacieuse qui les distingue dans la carrière littéraire et philosophique; enfin, ils changeroient leurs habitudes de recueillement contre un mouvement extérieur dont ils n'acquerroient jamais la grace et la dextérité.